

## Ecrire une lettre, un poème

**Exposition temporaire *Prison*, du 6 février au 18 août 2019**

---

Public	: élèves à partir de 12 ans.
Disciplines	: art, éducation aux médias, sciences humaines, français
Conditions de réalisation	: avant, pendant et après la visite de l'exposition.
Temps de réalisation	: 45 minutes
Compétences	: observation et expression. Extraction de mots à partir d'un texte, liens entre mots et images

---

### Principe de l'activité :

Deux activités d'écriture sont proposées.

D'une part, l'écriture d'une lettre ou celle d'un poème.

D'autre part, une lecture de poèmes autour du thème de la prison avant la visite de l'exposition, repérer des objets en lien avec ces textes et ensuite la rédaction d'un poème ou texte.

### Activités :

#### 1. Ecrire une lettre

A l'issue de la visite, écrivez une lettre à une détenu imaginaire inspirée de ce que vous avez vu et appris.

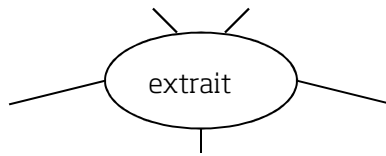
#### 2. Ecrire un poème

##### Avant la visite :

- Lisez TOUS les extraits de textes.
- Choisissez ensuite 1 extrait.
- Soulignez les 9 mots maximum qui vous marquent le plus dans l'extrait retenu.
- Les élèves peuvent également écouter les extraits de textes présents dans l'exposition et choisir un extrait, l'écrire et effectuer le même travail.

##### Pendant la visite :

- Cherchez un objet qui est relié pour vous à chaque mot.
- Inscrivez et **reliez** ensuite les **mots** dans le **schéma** graphique ci-dessous :
- Dessinez les **objets** et décrivez-les, analysez-les.
- Ecrivez un poème ou un texte de 10 lignes reprenant les mots choisis.
- Créez un recueil des poèmes ou des textes écrits par votre classe.



# Poèmes

- *La Liberté*, Textes choisis et présentés par Antoine HATZENBERGER, GF Flammarion, Paris, 1999.
- *Paroles de Détenus*, Sous la direction de Jean-Pierre GUÉNO, Libro, Paris, 1998

Source : ressources pédagogiques proposées par l'Atelier pédagogique du Musée pour l'exposition Le Labyrinthe de Belfast, 2006.

## 1. EXTRAITS DE TEXTES

EXTRAIT n° 1 : *Léviathan*, partie II, chap. XXI, Thomas HOBBS (1651)

"Les mots de *liberty* ou de *freedom* désignent proprement l'absence d'opposition (...) et peuvent être appliqués à des créatures sans raison, ou inanimées, aussi bien qu'aux créatures raisonnables. Si en effet une chose quelconque est liée ou entourée de manière à ne pouvoir se mouvoir, si ce n'est à l'intérieur d'un espace déterminé, délimité par l'opposition de quelques corps extérieurs, on dit que cette chose n'a pas de liberté d'aller plus loin. C'est ainsi qu'on a coutume de dire des créatures vivantes, lorsqu'elles sont emprisonnées ou retenues par des murs ou des chaînes (...).

D'après le sens propre (et généralement reçu) du mot, un HOMME LIBRE est celui qui, s'agissant des choses que sa force et son intelligence lui permettent d'accomplir, n'est pas empêché de faire celles qu'il a la volonté de faire".

EXTRAIT n° 2 : *Le Crépuscule des idoles*, ou comment on philosophe au marteau, Frédéric Wilhelm NIETZSCHE (1888)

"Mon idée de la liberté.

La valeur d'une chose réside parfois non dans ce qu'on gagne en l'obtenant, mais dans ce qu'on paye pour l'acquérir, - dans ce qu'elle nous coûte. (...)

Premier principe : il faut avoir besoin d'être fort : autrement on ne le devient jamais.

Ces grandes écoles, véritables serres chaudes pour les hommes forts, pour la plus forte espèce d'hommes qu'il y ait jamais eue, les sociétés aristocratiques à la façon de Rome et de Venise, comprirent la liberté exactement dans le sens où j'entends ce mot : comme quelque chose qu'à la fois on a et n'a pas, que l'on veut, que l'on conquiert".

EXTRAIT n° 3 : *Souvenirs et solitude*, Jean ZAY, (1941-44)

"Malgré l'épaisseur de ses murs, la prison est une maison de verre. Il n'y a personne pour vous parler, mais tout le monde pour vous voir. Dans le lourd silence se devinent des yeux invisibles. Quand le glissement d'un pas dans le couloir s'arrête soudain près de votre porte, vous savez qu'un regard vous épie. On peut me voir à tout instant (...).

Les champs d'observation ainsi ménagés se recourent de telle manière qu'aucun angle de la pièce ne peut échapper.

Au début, j'ai beaucoup souffert de cette violation incessante d'intimité. Il est des instants où l'animal lui-même éprouve le besoin de se cacher. Puis je me suis habitué à cette gêne comme à d'autres. (...) Il s'agit de s'accoutumer à cette idée que, quoi que vous fassiez, quelqu'un vous regarde peut-être”.

EXTRAIT n° 4 : *Souvenirs et solitude*, Jean ZAY, (1941-44)

“Il est une expression terrible, dont je commence seulement à pénétrer le sens : tuer le temps. Besogne absorbante, toujours recommencée... Tuer le temps est une tâche vitale quand on est seul, face à face avec lui. Il y faut beaucoup d'imagination et un grand esprit de méthode. C'est avec le soin de sa santé, l'unique souci du prisonnier : «il faut durer », disait Blanqui. Le seul moyen de «tuer le temps », si l'on ne peut pas dormir toute la journée, c'est de s'imposer un horaire inflexible, de ne pas laisser une seule minute inoccupée : de 7 à 8, culture physique ; de 8 à 9 promenade ; de 9 à 11, étude ; de 11 à 12, lecture ; de 12 à 12 ½, repas ; de 12 ½, à 15, courrier, etc. ”

EXTRAIT n° 5 : *Souvenirs et solitude* , Jean ZAY, (1941-44)

“Il y a ce matin un an que j'ai perdu ma liberté. Les mots traduisent mal ce que contient cette idée. Il faudrait dire «un an qu'on m'a amputé de ma liberté », tant la sensation est celle de la perte d'un membre ou d'un sens. Depuis un an, je puis aller et venir sur une vingtaine de mètre, mais je me heurte ensuite à un mur, et cet arrêt brusque dans la promenade interrompt à chaque fois le mouvement de la pensée, comme celui des jambes. Ainsi l'animal attaché au piquet reçoit-il le coup de frein de la corde quand il en a atteint la limite. Mais la contrainte physique est toujours supportable ; elle appelle vite l'oubli, l'habitude. Plus lourde est la conscience de l'humiliation intellectuelle. Il semble qu'on vous vole un morceau de votre vie (...). ”

EXTRAIT n° 6 : *Souvenirs et solitude*, Jean ZAY, (1941-44)

“L'homme est un animal qui s'habitue à tout (cf. Fedor Dostoïevski (1821-81)). Cette définition trouve une vérification étonnante dans la vie de la prison. Les détails les plus pénibles, dont l'idée seule eût paru intolérable dans la vie normale, deviennent rapidement naturels. On ne les aperçoit plus. C'est au contraire leur absence qui maintenant surprendrait. On arrive à comprendre les récits les plus invraisemblables de l'histoire, comment certains captifs ont vécu des années rivés à une chaîne, au fond d'un souterrain. C'est la monotonie de cette existence, la répétition des mêmes gestes mécaniques, qui vous endort peu à peu et vous anesthésie littéralement ; au point que tout ce qui rompt brusquement vos nouvelles habitudes vous jette dans le trouble, remet tout en cause”.

EXTRAIT n° 7 : Textes du collectif de Poissy, Raymond, Le Monde,

“Intérieur cour

La captivité est un hiver sans fin ; un esclavage qui ne comporte que la faculté de se mouvoir dans un rectangle de terre pelée. L'existence d'un prisonnier est faite d'immenses intervalles séparant des riens ; de mornes méditations émanant d'un esprit asphyxié dans une atmosphère de prison ; de tristes sentiments refoulés dans un cœur saturé de rancune ; de colères subites et nerveuses maintenues sous pression dans un corps flétri par un état miséreux. Cette vie ne se raconte pas ; elle est vide, elle est creuse. C'est une tranche à rayer, à supprimer brutalement. Le corps sort de cette aventure vieilli et las mais il n'a pas vécu”.

EXTRAIT n° 8 : Sébastien, Montpellier,

“C’est lorsque l’on est dedans que l’on se rend compte à quel point la prison est injuste. Avant d’y être moi-même confronté, cela ne m’avait même pas effleuré. Comme chacun, je pensais qu’il fallait bien quelques barrières pour que la société puisse se défendre de ses mauvais éléments. (...) Ici, l’homme n’est plus qu’un numéro. (...)

10m<sup>2</sup> pour vivre, survivre, quelques minutes de sortie par jour, une télé... (...) Ma vie ne m’appartient plus. Je n’existe plus ou si peu...

Seuls mes rêves m’évadent de temps à autre de cet enfer. Je crie, je pleure mais personne n’entend. Personne n’écoute... Si quelques-uns écoutent, ils ne peuvent comprendre. L’isolement, par définition, ne se partage pas. Seul, mon stylo m’aide à survivre, il m’aspire vers l’évasion, vers l’ailleurs imaginaire ; le seul que je puisse atteindre dès lors. (...).

Ici l’intolérance est de mise, la haine, la colère, la rancune, l’absence de compassion sont l’ordinaire des jours”.

## 2. POÈMES

POÈME n° 1 : *Sur Le Tasse en prison d’Eugène DELACROIX, Charles BAUDELAIRE (1864)*

Le poète au cachot, débraillé, maladif,  
Roulant un manuscrit sous un pied convulsif,  
Mesure d’un regard que la terreur enflamme  
L’escalier de vertige où s’abîme son âme.  
Les rires enivrants dont s’emplit la prison  
Vers l’étrange et l’absurde invitent sa raison ;  
Le Doute l’environne, et la Peur ridicule,  
Hideuse et multiforme, autour de lui circule.  
Ce génie enfermé dans un taudis malsain,  
Ces grimaces, ces cris, ces spectres dont l’essaim  
Tourbillonne, ameuté derrière son oreille,  
Ce rêveur que l’horreur de son logis réveille,  
Voilà bien ton emblème, Ame aux songes obscurs,  
Que le réel étouffe entre ses quatre murs !

POÈME n° 2 : *La Santé , Guillaume APOLLINAIRE (1911)*

Dans une fosse comme un ours  
Chaque matin je me promène  
Tournons tournons toujours  
Le ciel est bleu comme une chaîne  
Dans une fosse comme un ours  
Chaque matin je me promène (...)  
J’écoute les bruits de la ville  
Et prisonnier sans horizon  
Je ne vois rien qu’un ciel hostile  
Et les murs nus de la prison  
Nous sommes seuls dans ma cellule  
Belle clarté Chère raison.

POÈME n° 3 : *La Ballade de la geôle de Reading, n° 5, Oscar WILDE (1896)*

Je ne sais pas si les lois sont justes  
Ou si les lois sont iniques

Mais ce que sait tout captif au fond de sa geôle  
C'est que le mur en est solide  
Et que chaque jour est long comme une année  
Une année dont les jours sont si longs (...)  
Je sais aussi - et comme il serait sage  
De l'apprendre à la terre entière  
Que ces prisons que bâtissent les hommes  
La honte les bâtit de pierres  
Et de barreaux, de peur que le Christ  
Voie comme l'homme estropie son frère  
De ces barreaux ils ternissent la lune  
Et masquent le soleil glorieux  
Ils ont raison de cacher leur enfer  
Car ce qu'ils font ni fils de Dieu  
Ni fils de l'homme ne devraient le voir  
*Tant ce qu'ils font est odieux...*

POÈME n° 4 : Pierre, Loos-lès-Lille  
Je marche dans la longueur de la cellule  
comme un funambule  
Les yeux bien ouverts pour éviter les murs  
Les murs si proches

Je marche doucement vers toi quand même  
La prison est une trirème<sup>1</sup>  
Où je rame infatigablement  
Il faudra bien qu'elle accoste

Je marche et je suis triste  
Comme ma veste de droguet<sup>2</sup> humide  
J'ai le même aspect sordide  
J'attends derrière la porte.

POÈME n° 5 : *Marche Funèbre*, Jean GENET (...)  
Mon cachot bien aimé dans ton ombre mouvante  
Mon œil a découvert par mégarde un secret  
J'ai dormi des sommeils que le monde ignorait  
Où se noue l'épouvante.

Tes couloirs ténébreux sont méandres du cœur  
Et leur masse de rêve organise en silence  
Un mécanisme ayant du vers la ressemblance  
Et l'exacte rigueur.

POÈME n° 6 : *Sagesse*, Paul Verlaine  
Un grand sommeil noir  
Tombe sur ma vie  
Dormez, tout espoir,

---

<sup>1</sup> Droguet = galère antique à 3 rangs de rameurs.

<sup>2</sup> Tirème = étoffe ornée d'un dessin dû à un effet de poils.

Dormez, toute vie !

Je ne vois plus rien,  
Je perds la mémoire  
Du mal et du bien...  
Ô la triste histoire !

Je suis un berceau  
Qu'une main balance  
Au creux d'un caveau :  
Silence, silence !

POÈME n° 7 : *Narcisse*

Les murs ont perdu la parole  
In carcel, homme n'est plus  
Sans libertés que matière molle  
Ignorés du monde, exclu.

Au loin deux montagnes  
Noires l'hiver, grises l'été  
Bétons masquant les campagnes  
Ici être c'est avoir été.